Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 36 (1956-1957)
Heft: 8

Rubrik: Lettre de Suisse romande

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Allons-nous encore jeter quelques pierres dans le jardin de l'été? On en a tant médit que ce serait lapider une saison qui n'en peut mais. A la vérité, si les paysans s'en plaignent — et comment ne s'en plaindraient-ils pas? — les hôteliers lui reconnaissent des avantages. Prendre des vacances est tellement entré dans nos moeurs que le temps n'en décide plus. Prendre des vacances par temps douteux c'est assurer au bar de l'hôtel des revenus appréciables. Ainsi, quand nous plaignions «ces pauvres hôteliers», les «pauvres hôteliers» se frottaient les mains.

Les vrais pauvres, une fois de plus, ce sont donc les paysans, les vignerons. On sait combien les rigueurs de l'hiver dernier déjà les éprouvèrent. Les blés durent être semés une seconde fois. La vigne, durement touchée, compta avaricieusement ses grappes. Ce n'eût rien été encore si les mois estivaux s'étaient montrés plus généreux. On sait que bien des moissons pourrirent à peu près sur les champs. Quant à la vigne...

Septembre arrivait que les graines, du côté de Dardagny ou de Tartegnins, ne valaient guère mieux que des baies sauvages, dans les haies. Il y eut, il est vrai, ces belles journées du début de l'automne qui réparèrent un peu les bouderies de juillet et d'août. Mais, en septembre, déjà les journées se font plus courtes, plus fraîches, les nuits. Comment rattraper entièrement une saison de doute, de pluie et de brouillard? Si le Valais, privilégié quand même, s'en tire sans catastrophe, on n'ose trop penser à ce que sera le vin dans les régions où il n'est jamais trop gâté. Oui, misérable été pour les paysans et les vignerons.

Mais les soucis paysans n'atteignent plus notre peuple dans son ensemble. On prélève quelques millions dans une caisse de secours et l'on n'en parle plus. Ce qui jadis aurait pu être une catastrophe nationale n'est plus aujourd'hui qu'un phénomène local sans répercussion sur la vie du pays dans son ensemble. Nous achèterons un peu plus de blé, un peu plus de vin à l'étranger; nous payerons un sou plus cher nos trois décis de blanc et personne n'y pensera plus.

Les historiens et philosophes qui dissertaient à Genève, en septembre, de la *Querelle des Anciens et des Modernes* ont-ils, une seconde, envisagé le drame que les vignerons vivaient autour d'eux? Nous n'avons plus de «classes» sociales reconnues par nos constitutions égalitaires mais le fossé fut-il jamais plus profond entre les mandarins de la pensée et les gens de la terre, le monde ouvrier? On coupe des cheveux en quatre, dans les salons de la république, pendant que les petits se tourmentent et se demandent comment ils noueront les deux bouts, à la fin de l'année. Deux mondes se côtoient sans même s'apercevoir. Jean Guéhenno, qui fut lui-même ouvrier avant de devenir grand inspecteur de l'instruction publique française, le faisait remarquer à ses auditeurs, au cours des dernières *Rencontres internationales* qui dissertaient en somme de l'humanisme. Tour à tour, Daniel Rops, nouvel académicien, Nadjim Bammate, représentant du monde musulman, Fung Yu Lan, Chinois le plus pur, et Victor Martin, helléniste genevois s'efforcèrent de s'entendre sur *tradition* et *innovation*... Une belle joute oratoire, sans doute, un beau feu d'artifice tiré par des esprits rompus à la dialectique la plus élégante. (On l'imagine du moins pour le Chinois qui s'exprimait dans sa langue...) Mais n'allons pas faire un jeu de mot facile sur cette rencontre des langues puisque nous savons que l'initiateur et animateur en est M. Babel, ancien recteur de l'Université.

Les Vaudois se sont réjouis de leur *Comptoir*, comme chaque année; ils y ont dégusté leurs vins, montré leurs taureaux, exposé leurs grands hommes, comme chaque année; les voilà bien les traditions, dont on disputait à Genève; côté innovation, le Canada offrait dans un stand du *Comptoir* une digne image de lui-même. L'automne, en Suisse romande, ne serait pas lui-même sans le *Comptoir* qui draine vers Lausanne la quasi totalité de nos gens d'affaires.

Ce sont les gens de lettres, en revanche, qui tinrent la vedette à Fribourg, en ce début de l'automne. On regrettait, du côté de la société des écrivains suisses, que

Fribourg ne comptât pas une section de littérature. C'est maintenant chose faite.

La chose fut faite à Cressier, dans le château du plus illustre des écrivains fribourgeois, de l'un des plus illustres de nos écrivains suisses, M. Gonzague de Reynold. Au déclin de ses années, l'historien de la Formation de l'Europe tenait à porter sur les fonds baptismaux la jeune société. Ce fut une douce journée, dans la simplicité de l'hospitalité la plus exquise. Une quinzaine de poètes, d'essayistes, de romanciers et de dramaturges du terroir nuithonien, encadrés par quelques amis des sections voisines, se donnèrent de l'élan, votèrent des statuts, acclamèrent leur premier président. Du haut de sa cathèdre curule, Hans Zbinden, magister des écrivains suisses, bénissait. Il reste à souhaiter à la jeune section de poésie de nous donner de belles oeuvres à l'image de la noble vallée de la Sarine que Reynold déjà a immortalisée.

Une semaine plus tard, Fribourg recevait les Congressistes de *l'Union française*. Qu'est-ce que l'*Union française*? C'est l'association des usagers du français, non Français pour la plupart, mais Canadiens, Belges de Wallonie, Suisse de Romandie, habitants des îles et des continents où fleurit encore la langue de Racine alors que le statut politique ne relève pas de Paris.

Parlement linguistique du *Domaine français*, en quelque sorte, cette *Union française* groupe surtout des professeurs et des écrivains, les uns et les autres fermement décidés à défendre les positions de leur langue maternelle contre une certaine incuriosité de Paris, à l'égard de tout ce qui ne vient pas de Paris, d'une part, contre les menaces que font peser sur le français les impérialismes d'autres langues, d'autre part. Chevaliers servant du parler français, les membres de l'Union envisagent toutes les mesures propres à maintenir le prestige du plus bel instrument de civilisation que nous possédions au monde.

Nous n'avons pas pu suivre les séances fribourgeoises mais la presse leur accorda une place assez large pour que nous puissions penser qu'elles furent une pleine réussite. Le siège de l'Union s'établira à Genève. C'est un honneur que l'on nous fait. Puisse le bureau obtenir, par exemple, que les débats des *Rencontres internationales* se déroulent en français! L'intérêt paraît mince d'une conférence d'un Chinois en chinois, d'un Nègre en négroïde. Les Persans de Montesquieu apprenaient le français. Voilà un beau champ d'activité pour la jeune association.

Côté Jura, les Séparatistes ont tenu leur congrès. On n'a pas sérieusement contesté le chiffre de 25 000 donné par le *Jura libre* dans l'évaluation des présences. C'est beaucoup et la preuve est faite que le mouvement est en pleine ascendance. *Non quod...* Cela ne va pas sans inquiéter beaucoup nos amis bernois qui ne s'attendaient pas à tant d'ingratitude...

Neuchâtel a joué sous les murs de son Château le *Théâtre du Monde* de Calderon, dans une adaptation du Pasteur Jeanneret. L'initiative en revient à M. Jean Kiehl, professeur, auteur d'une thèse importante sur les *Ennemis du théâtre*, directeur d'une Compagnie d'acteurs, *La Saint Grégoire*, et metteur en scène passionné.

M. Kiehl a le sens de la grandeur, le goût de la poésie, l'amour du rythme, des larges mouvements de foule qu'il règle d'une main sûre. C'est lui qui dirigeait les représentations du *Nicolas de Flue* de Rougemont et Honegger, lors de l'Exposition nationale de 1939, lui qui porta à la scène, déjà, un autre Calderon, *Les Cheveux d'Absalon*. Mais jamais encore, semble-t-il, il n'obtint un tel succès. On joua sans cesse à guichet fermé. C'est d'heureux augure pour les représentations du même spectacle qui auront lieu bientôt à Lausanne, au théâtre de Beaulieu.

Quant au Valais, s'il n'a pas trop mal réussi ses vendanges, dans la misère qui atteint l'ensemble du vignoble suisse, il a mieux réussi ses *Journées rilkéennes*. Malgré le mauvais temps, on vint d'Autriche et d'Allemagne, de France et de Navarre pour rendre hommage, à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort, à l'auteur des *Elégies de Duino*.

On sait en effet quelle place tint le Valais, et particulièrement Muzot et Rarogne, dans l'accomplissement de son oeuvre. Jeté hors de lui-même par la guerre, incapable

de renouer avec son inspiration après les années creuses de 14/18, il erra une année entière, en Autriche, en Allemagne, en Suisse, à la recherche d'un coin tranquille où il pût entendre de nouveau les voix qui s'étaient tues. En 1910, à Duino, il avait écrit les premières lignes d'un poème, *les Elégies*... Le poème était demeuré suspendu. Et maintenant, il fallait à tout prix retrouver cet élan qui permettrait à la strophe de s'accomplir. Mais quelle solitude assez profonde lui offrirait assez de silence pour pouvoir recommencer ?

L'hiver de 1920/21, passé au château de Berg am Irchel, fut un échec. L'inspiration ne revint pas. Au printemps 21, une annonce parue dans le *Journal de Genève* lui fait découvrir un petit logement à Etoy, dans le canton de Vaud, non loin du lac. C'est de là qu'il partira pour Sierre, que, de Sierre, il gagnera Muzot, Muzot qu'il ne devait plus guère quitter jusqu'à sa mort survenue à la fin de 1926.

A la vérité, les premiers contacts avec le Valais dataient de l'année précédente. Ayant admiré deux belles toiles du peintre Alexandre Blanchet, consacrées au Valais (elles sont aujourd'hui à Winterthur et appartiennent à la Collection Reinhart), le poète avait désiré connaître la haute vallée du Rhône. «Que c'est beau!» avait-il écrit au peintre, le 11 octobre 1920. Mais il n'imaginait pas alors que ce pays deviendrait le lieu de sa dernière retraite.

Le Valais permit à Rainer-Maria Rilke de retrouver le fil perdu de son oeuvre essentielle, les *Elégies*. Il les acheva dans la tour de Muzot le 11 février 1922. Du même élan, il écrivit les *Sonnets à Orphée*. Quant aux *Quatrains valaisans* et à d'autres poèmes français, il les griffonnait au hasard de ses promenades sur les chemins des vignes et des petits villages.

A l'époque où Rilke habitait Muzot, il était bien peu de Valaisans pour savoir que leur pays abritait un écrivain illustre. On ne prit guère garde à lui. Comme il avait demandé son adhésion à la Société d'histoire et signé sa demande de son prénom entier, *Rainer-Maria*, on lui répondit à l'adresse de *Madame*... Il était donc temps que l'on réparât tant de légèreté!

Voilà qui est fait. Une rue porte désormais, à Sierre, le nom du poète. Une salle lui est consacrée au musée de Villa. Et la population tout entière sait maintenant qu'un grand poète ne dédaigna pas de choisir la Noble Contrée pour y achever son oeuvre.

Maurice Zermatten